

Un jour avec...

Gentil Puig-Moreno



Difficile de commencer tant ton parcours est riche en rebondissements. Qu'est-ce qui t'a décidé à écrire un livre autobiographique ?

Je tiens à préciser que je ne suis pas un adepte de la nostalgie et des regards en arrière, mais l'insistance de nombreux amis et membres de ma famille m'y ont finalement décidé. J'ai donc fait un effort de mémoire et une parenthèse dans mes nombreuses activités qui a duré environ un an, le temps de la rédaction d'un premier livre édité en catalan, *El passat ens empaïta*, en 2012, et son adaptation et édition française, *Fils de l'exil*, en 2016.

À quand remonte ta prise de conscience et les années où tout bascule professionnellement et politiquement pour toi ?

C'est difficile à préciser, parce qu'il y a eu plusieurs faits dans les années 1960 qui m'ont conduit vers cette prise de conscience et de décisions. Peut-être 1968 est pour moi une année de rupture totale, à laquelle on pourrait d'ailleurs ajouter une rupture sentimentale. Je décide de partir en Catalogne, soumise au franquisme, j'apprends la clandestinité, je change de métier (à Paris j'étais dessinateur industriel) et je deviens enseignant de français (grâce aux études à la Sorbonne, réalisées tout en travaillant), et je me sépare de ma compagne. Tout compte fait, cela faisait beaucoup de changements.

Peux-tu nous dire quelques mots sur ton expérience algérienne ? Y es-tu retourné depuis et as-tu gardé des liens ?

En quelques mots, c'est difficile : l'essentiel serait la découverte d'un pays magnifique, de la civilisation musulmane, plus que d'une culture ou d'une langue, et surtout la force d'un peuple qui vient de recouvrer sa dignité avec son indépendance. Les presque trois ans que j'y ai vécu (à Blida) et travaillé (dans un comité de gestion) m'ont profondément marqué. Tout le reste n'est qu'avatars de l'Histoire. Je n'ai pas gardé de liens concrets avec les Algériens, si ce n'est une grande proximité avec tout le Maghreb, surtout lors des Printemps arabes en 2011.

Gentil Puig-Moreno, fils d'un exilé républicain catalan, nous livre ici son incroyable parcours de vie. Des chemins de l'exil à l'âge de 5 ans jusqu'à son retour en terre natale, en passant par l'Algérie nouvellement indépendante, Mai 68 à Paris, puis les années clandestines à Barcelone dans les dernières années du franquisme et la transition démocratique. Il a été de toutes les luttes politiques et sociales de la fin du xx^e siècle. Quand le chemin de vie se confond avec les grands moments de l'Histoire. ► **PROPOS RECUEILLIS PAR YVONIG GAIN**

Le Peuple breton : Gentil, avant de parler de ton parcours, juste un mot d'explication sur le choix de t'installer à Saint-Léry et plus généralement en Bretagne ?

Gentil Puig-Moreno : Ce n'est pas un hasard. Ma compagne est bretonne. Elle est professeur de catalan à l'université de Perpignan. Cela fait plus d'une trentaine d'années que nous venons en vacances à Saint-Léry, où habitent ses parents. En 2016, j'ai subi une opération importante dans un hôpital de Rennes, et depuis j'habite en permanence en Bretagne. Mais il y a un vol direct Rennes-Barcelone qui me permet de garder le contact avec mon pays, et de suivre ses récentes péripéties.

Et 1968 à Paris, ce n'est pas banal ! C'est l'année de rupture pour le « jeune » Gentil !

En 1968, j'ai 34 ans, je ne suis plus si jeune. J'ai déjà derrière moi seize ans d'engagement comme militant dans des organisations marxistes, qui d'ailleurs ne m'ont pas servi à grand-chose en Mai 68. Je me suis rendu compte que je devais repartir à zéro, et cela n'est, en effet, pas très banal. Je crois que la remise en cause politique est une bonne façon d'apprendre et d'avancer. En juin, je me trouvais en Catalogne, sous le franquisme, où je devenais un divulgateur des idées de Mai 68.

.....un Catalan à Saint-Léry

La fin du franquisme, une période difficile, mais exaltante. Raconte-nous une journée qui t'a particulièrement marquée ?

La mort du dictateur Franco, en 1975, est une date qui marque pour son peuple la fin d'une étape de l'Espagne, car à partir de là va commencer, dans la douleur et l'espoir, une nouvelle période, qui a marqué toute une génération d'antifranquistes, qui vont devoir reconstruire le pays de fond en comble. Le 20 novembre 1975 est la journée dont je me souviendrai toujours : ce jour-là, j'ai vu défiler à la télévision toute l'« Espagne noire », affligée et pétrifiée, devant le cercueil, mais aussi toute l'Espagne populaire et incrédule, qui n'en revenait toujours pas de voir le cadavre du dictateur finalement allongé.

Tu as eu la chance de voir la mise en place de l'Espagne nouvelle et des autonomies, ce dont rêvent les autonomistes de l'UDB. Quels sont d'après toi les aspects positifs et négatifs, quarante ans après ?

De 1975 à 1980 va se dérouler dans le sang (des victimes d'attentats de l'extrême droite) et d'énormes espoirs la transition dite démocratique (aujourd'hui, nous connaissons bien mieux les erreurs et les faiblesses de l'époque), avec des avancées démocratiques évidentes, et des renoncements forcés sous la pression des militaires et de toutes les forces réactionnaires de l'Espagne noire. Il y a près de quarante ans, en 1980, les statuts d'autonomie de la Catalogne et du Pays basque sont approuvés par référendum et votés par les différents parlements : catalan, basque et central. C'est une avancée et une récupération démocratiques qui dataient de la II^e République espagnole de 1931. Aujourd'hui, pour une grande partie des Catalans, l'autonomisme est arrivé à son terme, parce que la droite espagnole du Parti populaire l'a vidée de son contenu. Actuellement, nous sommes à un point de rupture entre autonomisme et indépendance. Rien de semblable n'est possible en France.

Des rencontres que tu as faites, quelles sont les personnes qui t'ont le plus marqué ?

Dans mon enfance et adolescence, il y a tout d'abord mon père, dirigeant paysan catalan, antifasciste très engagé dans la défense de la République ; puis à Paris et en URSS, en 1961, Marcos Ana, poète qui venait de passer vingt-trois ans dans les prisons de Franco. Dans l'Algérie autogestionnaire, Denis Martinez, peintre et militant du FLN, et Gillo Pontecorvo, le metteur en scène du film italien *La Bataille d'Alger*. De retour à Paris, en 1965, Jorge Semprun (écrivain et membre de l'exécutif du PCE), expulsé du parti pour dissidence en 1966, tout comme moi. En 1967, juste avant Mai 68, le grand poète français Louis Aragon. Et durant la lutte antifranquiste et la transition, Robert Lafont, universitaire, écrivain, antifranquiste et dirigeant occitaniste du Larzac, qui fut mon directeur de thèse à Montpellier de 1976 à 1980.

Tu es né dans un petit village à l'ombre de Montserrat, près de Barcelone. Quels liens as-tu gardés avec tes origines ?

C'est pour moi une situation assez insolite et très étrange, car mon père, de formation libertaire, ne m'a pas transmis la culture familiale. Et pourtant, assez récemment, celle-ci a fini par me rattraper, par des chemins détournés, en présentant un livre édité à Barcelone dans de nombreuses villes de Catalogne. J'ai finalement découvert, à Manresa, des membres épars de la famille Puig. En réalité, ce sont eux qui m'ont découvert. Ma famille est, en fait, très étendue autour de Manresa et de Montserrat, ç'a été une découverte surprenante et magnifique, qui désormais fait partie de moi. Je maintiens aussi des liens fraternels avec beaucoup d'amis catalans, de Sabadell, de Barcelone, de Figueres, et surtout de Manresa, cette ville située près de la belle et étrange montagne de Montserrat.

Des projets pour les années à venir ?

Dans l'immédiat, je fais une tournée en Catalogne pour présenter un diaporama que j'ai réalisé sur les événements de Mai 68, auquel j'ai eu la chance de participer. Les Catalans sont très intéressés par cet épisode historique français, pour un tas de raisons qui actuellement les concernent. Et puis, avec mes amis nord-catalans, je suis en train d'éditer à distance le prochain numéro de la revue littéraire et culturelle *Vallespir*, qui est rédigée totalement en langue catalane (c'est la seule dans ce cas). Fin 2018, je pense pouvoir éditer un livre en français sur la situation actuelle de la Catalogne, à destination d'un public qui a beaucoup de mal à comprendre ce qui s'y passe. Je continue à être un passeur de culture à cheval sur deux langues et deux cultures, comme Jorge Semprun, toute relation de modestie bien gardée, évidemment. Pour les années à venir, je n'ai rien prévu, mais l'avenir me réserve souvent de belles surprises, peut-être même en Bretagne. ●

• La section UDB de Brocéliande envisage une réunion publique avec Gentil Puig-Moreno en septembre.



Col de Manrella, à la frontière entre les deux Catalognes : monument dédié à Lluís Companys, président de la Generalitat livré à la Gestapo en 1940.